

Thierry Piras

*- Acheminement à l'acte du penser*

"Méduse et la femme"



« La femme miroir »

**Septembre 2015**

**Thierry Piras - Psychanalyste**

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

Toute reproduction interdite sans l'accord de l'auteur.

[www.enpasseanalytique.com](http://www.enpasseanalytique.com)

Les histoires racontées n'ont pas pour destinataires les seuls enfants au moment du coucher, mais tout individu, pourvu qu'il veuille bien entendre au-delà des apparences. Chaque civilisation inscrit son empreinte dans l'histoire présente et future par la somme des mythologies qui marquent l'entendement et diffusent un savoir qu'il convient d'appréhender avec questionnement. La mythologie grecque ne déroge pas à cette règle, car de plus, elle sous-tend la construction de la civilisation dite occidentale. L'histoire et l'iconographie de Méduse arpentent toutes les périodes de l'histoire depuis l'antiquité, et ce dans les écrits, la sculpture ou la peinture. La boucle du ceinturon de nos Gardes républicains s'orne toujours du masque de la Gorgone. En son temps aussi, Freud offrit à l'entendement un petit article sur Méduse, sur le début de sa présentation de la castration et de ce qui sera ensuite la fonction phallique. Si la mythologie de la Grèce ancienne, après celle de Babylone, dresse les aléas des relations entre les dieux et les héros, elle en pose pour nous la nécessaire relecture d'une représentation et d'une place de la femme. Non plus seulement dans des panthéons d'une multitude de dieux en rivalité pour la domination et la sérénité, la mythologie nous enseigne sur l'existant des relations entre les hommes et plus spécifiquement entre les hommes et les femmes. L'altérité avant de faire sens à une conceptualisation hors sexualité anatomique et hors genre, s'établit dans la lutte pour le contrôle et l'asservissement de la femme.

Après les civilisations babyloniennes qui exclurent et firent disparaître le féminin du sein des dieux, les Olympiens grecs marquèrent à leur tour ce mouvement de destitution de la femme de toutes postures de premier plan. Mais les divinités grecques sont-elles les seules à reléguer le féminin dans le subalterne et dans une absence programmée de la vie de la cité? La mythologie s'arroge en quelque sorte l'objectif de justifier le fondement et la structure de la « polis » au nom d'une identification à ce qui se conditionne sur l'Olympe. Les récits des dieux et surtout des héros qui agissent en leur nom, traduisent des conduites émotionnelles et psychiques que ne renieraient pas les humains. Inceste, cannibalisme, matricide, parricide, complots et meurtres caractérisent le plus souvent les récits mythologiques. En effet, il n'est pas un héros, qui « mandaté » par un dieu, ne massacre moult monstres, tous à dimension féminine, et ce au nom de la revendication sous-jacente d'une extinction de toute velléité de pouvoir féminin. La dimension féminine est alors représentée sous la forme d'un monstre dont il convient de prendre la vie et l'essence d'un pouvoir supposé. En prenant la tête de Gorgô, Persée inscrit une lignée de mâle pourfendeur des anciennes divinités pré-olympiennes. La mythologie, écrite par les poètes, colportée de cité en cité, enrichie de toutes les particularités locales, mais inscrivant une même logique, celle de la domination et de la justification d'une altérité inégalitaire ; celle des hommes et des femmes. Après Oedipe, la psychanalyse s'empare de Persée et de Méduse pour en dire de l'analyse des relations d'altérité. Mais au-delà des certitudes affirmées dans les classiques freudiens, c'est d'une démarche à l'acte de penser qu'il convient de s'orienter.

Posons le cadre du dit mythologique. Méduse (en grec ancien Μέδουσα / Médousa, de μέδω / médô, «commander, régner»), appelée aussi Gorgô, est, dans la mythologie

grecque, l'une des trois Gorgones (avec Euryale et Sthéno), la seule à être mortelle. Fille de Phorcys et de Céto, et donc sœur des Grées (1), elle est une belle jeune fille dont Poséidon s'éprend. Séduite par le dieu dans un temple dédié à Athéna, elle est punie par la déesse qui la transforme en monstre. Ses cheveux deviennent des serpents et désormais son regard pétrifie tous ceux qui le croisent. Signalons que c'est à la demande de Polydecte (2), que Persée la décapite, aidé selon des sources plus tardives par Hermès et Athéna. De son sang jaillissent ses deux fils, Chrysaor, et le cheval ailé Pégase, sur lequel Persée s'enfuit, poursuivi par les autres Gorgones. Après l'avoir utilisée pour pétrifier le monstre marin envoyé par Poséidon, délivrer Andromède et tuer Polydecte qui retenait sa mère prisonnière, Persée offre à Athéna la tête de Méduse, que la déesse fixe sur son bouclier, l'égide. Quoi qu'il en soit du stratagème utilisé et du moteur de l'action, un transfert de pouvoir a lieu dont Persée est l'agent. Méduse est morte décapitée et le pouvoir jadis sauvage, incontrôlable, de sa face est maintenant à la disposition d'Athéna, la vierge, fille du père, ici Zeus.

Le danger de la féminité primitive est désormais régulé dans l'ordre paternel que représente Athéna. Une femme, née de Zeus seul (sans femme), contribue à « mettre au pas » ce qui s'apparente dans la représentation, dans l'angoisse de l'homme, à un pouvoir de la femme. Cette menace que semblerait incarner la femme se retrouve ainsi aussi dans le texte de Freud par la puissance de castration dont elle semble être affublée et jouir. Le mythe permet une représentabilité de l'irreprésentable et c'est pourquoi depuis la plus haute Antiquité la figure de Méduse assure de façon continue une possibilité de donner expression et de canaliser l'impact de la « peur du féminin ». Au travers d'un regard sur le regard de Méduse, c'est toute la place, non plus seulement de la femme et de son pouvoir qu'il convient d'aborder, mais la structure même de l'acte de représentation et de projection. L'utilisation d'un bouclier par Persée pour voir sans regarder nous mènera sur les rivages, au combien mythique du stade du miroir et de la fonction phallique. Comment ne prendre en compte dans cette profusion de mise à mort, ce que celle-ci oriente, pour les Grecs et nous même en cet autre absolu.

Le mythe de Méduse est en quelque sorte l'avatar d'une lecture de la thématique du regard. Il est dit que celui qui voit Méduse, est immédiatement pétrifié, c'est-à-dire transformé en pierre, ramené au hors-vie et hors-temps. Est-ce seulement l'homme qui se trouverait confronté à cette finitude anticipée? Mais quelle femme irait-elle tuer Méduse, au nom d'une menace féminine? Aucune, exception faite d'Athéna, qui d'ailleurs ne le fait pas elle-même. Peut-être effrayée d'être à son tour pétrifié? Elle qui se range dans le camp du père, du masculin. Ne serait-il pas possible de s'interroger sur la provenance de ce savoir de la puissance fatale du regard de Méduse? Ce ne sont pas les victimes du regard de mort qui peuvent parler ; leur après regard laisse absente toute parole ultérieure. Est-ce Méduse, elle-même qui passerait l'information pour amplifier la représentation mortifère de toute confrontation avec elle? Serait-ce Zeus, lui-même ou bien encore Poseidon, pour justifier son viol de Gorgô, en en faisant une entité féminine symbole de mort immédiate? Ou bien s'agit-il, de tous ceux qui véhiculent les mythes, pour en accroître la portée dramatique, en destination d'un public à convertir à

l'approbation de toute défiance à l'égard de la moitié de l'humanité. Cette affirmation du pouvoir de figer la vie contribue à la mise en scène. Cette forme de mise à mort n'est pas anodine. Méduse ne dévore pas ses victimes, elle ne les émascule pas non plus, elle ne les tue pas par combustion ou utilisation d'armes, mais elle modifie la structure même du corps de l'individu. Il ne s'agit plus seulement d'une mise à mort, mais d'une transformation, d'une véritable mutation. Il y a passage de la chair à la pierre. Par cette action de pétrification, de retour à la terre,

Méduse s'inscrit dans une vision pré-olympienne, de ces divinités. D'un temps où les déesses n'étaient pas encore bannies au nom d'une domination des dieux. Ouvrons simplement ici une parenthèse pour rappeler une autre représentation de cette histoire, sous le regard d'une version historiciste du mythe. Pour Pausanias (3), Méduse est une reine qui, après la mort de son père, a repris elle-même le sceptre, gouvernant ses sujets, près du lac Tritonide, en Libye. Elle a été tuée pendant la nuit au cours d'une campagne contre Persée, un prince péloponnésien. Sur les premières représentations (VII<sup>ème</sup> siècle avant JC), Méduse apparaît comme un centaure femelle. Les centaures, qui toujours s'opposèrent aux mariages (forcés) des anciennes déesses, furent probablement un peuple matriarcal de cavaliers, dont l'animal totémique était le cheval. Mais revenons au regard, en nous questionnant sur ce que l'autre voit dans les yeux de Méduse. Il se voit lui-même et c'est ce qui le terrasse, le ramenant à l'animalité primitive. Il se voit dans les yeux du monstre comme un autre monstre ; comme un retour à sa partie obscure. Comme peut-être, un aperçu de son inconscient, de ses pulsions, de ses désirs de possessions, de domination. Mais aussi ses craintes face à la femme, ou plus exactement en face face de la mère, souvenirs absents d'une fonction phallique omniprésente et anxiogène. La face de Gorgô est l'Autre, le double du même, l'Étrange, en réciprocité avec la figure comme une image dans le miroir (ce miroir où les Grecs ne pouvaient se voir que de face et sous forme d'une simple tête). Mais une image qui serait à la fois moins et plus que vous-même, simple reflet et réalité d'au-delà, une image qui vous happerait parce qu'au lieu de vous renvoyer seulement l'apparence de votre propre figure, de réfracter votre regard, elle représenterait, dans sa grimace, l'horreur terrifiante d'une altérité radicale, à laquelle vous allez vous-même vous identifier, en devenant pierre.

Certains récits de Méduse nous informe qu'elle pourrait être aussi pétrifiée en se voyant dans le bouclier de Persée. Alors le visage est un « je » qui permet de se poser comme un « moi ». Méduse ne peut y prétendre, car au moment où elle découvre son visage, son regard l'expose à la mort. Il n'existe plus de différence de nature entre l'espace optique, l'espace réel et l'espace virtuel. Les yeux de Méduse ont croisé son regard reflété dans le miroir, et le reflet a fixé puis figé ce même regard. Le reflet est bien une perception réelle, tandis que l'image réfléchie est virtuelle, en ce sens que le miroir n'a pas de corps. Le miroir s'immisce dans la duplicité et insinue la dissemblance au cœur de la ressemblance. Il inverse l'axe perpendiculaire, et l'image spéculaire devient palindrome (4). C'est au sein du Même que naît le clivage dont les dédoublements de l'image écartent le Moi. Méduse symbolise l'image déformée de Soi qui pétrifie d'horreur au lieu d'éclairer. Le miroir est le moyen de se connaître, de s'atteindre, de se retrouver, mais à condition de se séparer, se diviser, se poser à distance de soi-même. Dans et par le miroir, la figure, la personne, se

donne à voir sous l'espèce de l'extérieur, de l'étranger, de l'autre. Définissons le masque de Gorgô : l'Autre auquel on s'identifie par un croisement de regard qui vous change en pierre. Le miroir, c'est soi-même devenu autre dans la réciprocité du regard.

Faisons une pause pour s'interroger sur cette représentation, celle des serpents. Freud met l'accent sur les serpents de la chevelure de Méduse, qui en multipliant les symboles du pénis atténuent l'horreur de son absence, mais soulignent bien, à son avis, par leur multiplicité, l'inscription du mythe dans l'univers du complexe de castration. Au-delà de ce choix d'interprétation freudienne, il convient de se souvenir que les serpents n'ont pas de connotation sexuelle et ne symbolisent pas le phallus pour les anciens Grecs. Le serpent était le symbole de la sagesse, de l'Esprit-Mère. Il fut aussi le symbole de Thot, d'Hermès, d'Esculape avant d'être rendu démoniaque par les religions monothéistes. Pour information, le dragon est un animal sacré au Japon, en Inde et dans les mythologies germaniques et celtiques.

Poursuivons avec le concept de l'autre absolu. Le cas de Gorgô, comme expression de l'absolument autre, ne constitue pas sur ce plan une exception. Les Grecs ont mis en œuvre diverses politiques à l'égard de la mort pour la civiliser, l'intégrer à la vie sociale : rituel des funérailles, survie en gloire dans la mémoire collective grâce à la poésie orale, culte héroïque. Mais en même temps qu'ils récupéraient ainsi les morts comme collectivité, les Grecs exprimaient à travers le masque de Gorgô, ce que la mort comporte d'au-delà par rapport à ce qui peut être fait ou dit à son sujet, ce "reste" devant lequel on ne peut que demeurer muet et paralysé: fasciné, changé en pierre.

Jean-Pierre Vernant constate que les anciens se constituaient essentiellement en regard de l'autre, considéré comme miroir et comme juge. Pour lui, dans « une société de face à face [...] l'existence de chacun est sans cesse placée sous le regard d'autrui. C'est dans l'oeil de son vis-à-vis, dans le miroir qu'il vous présente que se construit l'image de soi [...] Soi-même et l'autre, identité et altérité vont de pair, se construisent réciproquement.» Pour l'ancien Grec, l'Autre est un miroir en lequel il acquiert sa forme et son identité. Or, « parmi les formes diverses que l'Autre a incarnées aux yeux du Grec, » observe Vernant, « il en est trois que leur position extrême, dans le champ de l'altérité, désigne à l'enquêteur comme particulièrement significatives : la figure des dieux, la face de la mort, le visage de l'être aimé... ». Si l'ancien Grec cherche son identité dans le regard d'autrui, l'image que lui renvoie cet « autrui » qu'est la Gorgone, cet absolument Autre, est celle du néant : c'est son propre devenir, son devenir de cadavre, que la victime de Gorgô contemple.« Regarder Gorgô dans les yeux, c'est », ainsi que le souligne encore Vernant, « se trouver nez à nez avec l'au-delà dans sa dimension de terreur, croiser le regard avec l'oeil qui ne cessant de vous fixer, est la négation du regard » En d'autres termes, la négation de l'existence. Il y a aussi l'idée que la tête de la Gorgone vous change en pierre, c'est à dire en quelque chose qui est d'une certaine façon l'altérité totale. La pierre est brute, elle est froide, elle est fixe, elle est pesante, immobile, elle est aveugle, la lumière ne peut pas la traverser, c'est à dire qu'elle est le contraire absolu de ce qu'est l'homme vivant dans sa jeunesse. Il est chaud, il est doux à toucher, il est tiède, il bouge et il est à la fois celui qui voit et celui qui est vu, tandis que la pierre, le dedans de la pierre sont invisibles, opaques, non transparents.

L'altérité se traduit par une métaphore : changé en pierre, et quelquefois l'objet de cette métaphore prend la place du mort.

En 1922, Freud n'y va pas par quatre chemins ; il interprète la tête coupée de Méduse et son pouvoir apotropaïque (qui fait se détourner, fuir) dans le registre de la castration et du voir : décapiter dans l'inconscient équivaut à castrer. Ce qui est vu et effraie l'enfant, c'est le sexe féminin, celui de la mère entourée d'une chevelure de poil, comme le visage de Méduse est entouré de serpents qui sont autant de pénis. Cette multiplication de serpents/pénis – selon la règle de la représentation par le contraire comme défense contre une représentation insupportable – confirme la castration tout en en atténuant l'horreur, puisqu'au lieu de l'absence surgit la multiplication. De même, le pouvoir de Méduse de rendre rigide, de transformer en pierre celui qui la regarde renvoie à l'érection, confirme l'origine de la crainte (le sexe féminin) et console le spectateur qui peut s'assurer d'avoir encore un pénis érectile. L'horreur du sexe de la mère est horreur de l'inceste. La figure de Méduse est possibilité de représentation de l'horreur de la fusion incestueuse avec l'animalité de la nature femelle, de l'horreur de l'inceste prototypique sous maternel, sur la sexualité d'une mère devenue monstre terrifiant et pétrifiant puisque sa vue seule suffit à vous changer en pierre, pour formuler sa conception de l'angoisse de castration et sa représentation fantasmatique d'une mère forme de fantasme de retour à l'origine.

---

- (1) Grées : Graies ou Sœurs grises sont des divinités primordiales, filles de Phorcys et Cétéo, qui descendaient eux-mêmes de l'union de la Terre (Gaia) et de l'Océan (Pontos). Elles sont les sœurs aînées de Méduse et des Gorgones ainsi que leurs gardiennes. Elles sont au nombre de trois : Dino, Ényo et Pemphrédo, mais seulement deux chez Hésiode (Ényo et Pemphrédo).
- (2) Polydecte a pour frère Dictys. Avec ce dernier il s'installe dans l'île de Sériphos dont il devient le roi. C'est auprès d'eux que Danaé vint se réfugier après que les flots l'eurent jetée avec son fils Persée sur les rivages de l'île. Polydectés devint amoureux de Danaé et c'est pour éloigner Persée, devenu adulte, qu'il l'envoya chercher la tête de Méduse sous le prétexte d'offrir un présent pour le mariage d'Hippodamie, la fille d'Ænomaos. Profitant de l'absence de Persée il tenta alors d'abuser de Danaé qui prit la fuite avec Dictys. Persée à son retour le transforma en statue de pierre en utilisant la tête de Méduse.
- (3) Pausanias, écrivain grec du IIe s. ap. J. C., né en Phrygie ou en Cappadoce, visita une grande partie du monde connu de son temps et vint vers 170 se fixer à Rome où il mourut très vieux. Il composa vers l'an 174, sous le titre "Itinéraire de la Grèce" (Périégèse) un des ouvrages très précieux de l'antiquité pour la topographie, la géographie l'histoire de la Grèce primordiale, et la connaissance des objets d'art et des monuments.
- (4) - Palindrome : Texte dont la succession des lettres ou des chiffres est la même quand on le parcourt de gauche à droite ou de droite à gauche.

#### **Bibliographie complémentaire :**

Jean Pierre Vernant - La mort dans les yeux - 2011

- Mythe et tragédie en Grèce ancienne - 2005

Michel Bompard-Porte - Or Méduse médite... - L'Harmattan- 2013